

DESINTEGRATION D'EMMANUELLE RICHARD : UN EXEMPLE D'ITINERAIRE TRANSCLASSE DANS L'EXTREME CONTEMPORAIN*

(*Désintégration* by Emmanuelle Richard:
an Example of *Extrême Contemporain* Transclass Itinerary)

Ana Belén Soto**

Universidad Autónoma de Madrid

Abstract: The main objective of this article is to illustrate the importance that the trans-class itinerary acquires in the *extrême contemporain* autofictional literature through the analysis of the fourth novel by Emmanuelle Richard. The study of the theoretical context of this neologism created by the French philosopher Chantal Jaquet will allow us to reflect on population mobility from a neutral perspective that allows us to think, in turn, about the construction of more inclusive, more supportive and more sustainable societies. In this context, the use of autofictional writing becomes a narrative technique that reveals a change in the aesthetic-literary paradigm that allows to expose the most pressing problems that concern modern societies.

Keywords: Transclass, French literature, Women's written, Autofiction, Aporophobia.

Resumen: Este artículo se propone como principal objetivo ilustrar la importancia que adquiere el itinerario transclase en la literatura autoficcional de l'*extrême contemporain* a través del análisis de la cuarta novela de Emmanuelle Richard. El estudio del contexto teórico de este neologismo creado por la filósofa francesa Chantal Jaquet nos permitirá reflexionar en torno a la movilidad poblacional desde una perspectiva neutra que permita pensar, a su vez, en la construcción de sociedades más inclusivas, más solidarias y más sostenibles. El recurso a la escritura autoficcional se convierte en este contexto en una técnica narrativa

* Ce travail s'inscrit dans le cadre des objectifs du projet de recherche I+D+i « Voces y miradas literarias en femenino : construyendo una sociedad europea inclusiva » (PID2019-104520GB-I00) du Ministère espagnol de Science, Innovation et Universités, ainsi que dans le cadre du projet I+D+i « Voces de mujer en las xenografías francófonas de l'extrême contemporain » (SP3/PJI/2021-00521) financé par la Communauté de Madrid.

** **Dirección para correspondencia:** Ana Belén Soto. Dpto. de Filología Francesa. Facultad de Filosofía y Letras. Universidad Autónoma de Madrid. Campus de Cantoblanco (anabelen.soto@uam.es).

que pone de manifesto un cambio de paradigma estético-literario que permite exposer los problemas más acuciantes que preocupan en las sociedades modernas.

Palabras clave: Transclase, Literatura francesa, Escritoras, Autoficción, Aporofobia.

1.Introduction

Toute définition de l'autofiction passe par une critique de l'autobiographie. D'emblée, Serge Doubrovsky justifia son néologisme par la nécessité de dépasser le modèle rousseauiste dont Philippe Lejeune venait de cerner la spécificité pragmatique. Désuète, ronflante et illusionniste, l'autobiographie « classique » était disqualifiée par la découverte de l'inconscient. Il était temps que le sujet prenne acte de sa fictionalité. Relisant *Les mots*, le narrateur du *Livre brisé* montre comment le récit d'enfance est « adultéré » par la démonstration dont il est le prétexte. Alain Robbe-Grillet, Raymond Federman, Philippe Forest poursuivront ce procès afin de distinguer leur écriture mémorielle du simple témoignage. Et Vincent Colonna prétendra couper l'autofiction de son affiliation avec l'autobiographie. Cette politique du soupçon ne va pas sans une constante vigilance autocritique dont Doubrovsky a donné l'exemple. En sens inverse, elle relance le débat sur la fonction de la littérature, en l'ouvrant aux lecteurs, aux journalistes, aux juges, aux historiens, aux sociologues. L'enjeu n'est pas seulement la légitimité de l'écriture autofictionnelle, mais aussi sa capacité à tenir un discours sur la société contemporaine (Gasparini 2011 : 12).

Si nous avons choisi de placer en épigraphe de notre réflexion cette citation de Philippe Gasparini extraite de l'article intitulé *Autofiction vs autobiographie* c'est parce qu'elle illustre bien le changement de paradigme littéraire de l'*extrême contemporain*, de cette « porte qu'à chaque instant le temps dérobe » (Chaillou 1987 : 5). Créé en 1975 (Grell, 2014), le néologisme d'autofiction aborde la mise en récit de l'intime sous une perspective qui, suivant les propos de Doubrovsky lui-même, permet de « distinguer la sensibilité moderne de la sensibilité classique » (Jeannelle et Viollet 2007 : 65) et qui se caractérise, d'après Alberca (2017 : 51), « por ser una escritura permanente que hace entregas sucesivas de relatos fragmentados o temáticos de la propia vida, en los que el autobiógrafo no resume su vida, sino que la construye y la rediseña ». À cet égard, Annie Richard (2013 : 98) constate que :

Comme la psychanalyse qui intègre la relation à l'inconnu dans le fonctionnement du psychisme, l'autofiction, avec ses moyens proprement littéraires, intègre cette relation à l'inconnu dans la construction visible de l'identité narrative, jetant constamment le doute sur son statut : sommes-nous dans la réalité ou l'imaginaire ?

De ce fait, l'écriture autofictionnelle expose l'expérience vécue à la première personne à travers un parcours fictionnel qui rompt avec *Le Pacte de lecture* (Lejeune 1975) et qui permet d'explorer l'ensemble des problèmes qui taraudent nos sociétés contemporaines à partir de la fictionnalisation de soi.

À ce stade de la réflexion, et même si notre propos n'est pas d'entrer dans le débat sur la théorisation née autour du concept d'autofiction, il n'est pas inutile de signaler que l'évo-

lution conceptuelle de l'autofiction a été accompagnée d'une ample réflexion théorique. Rappelons au passage les travaux de Philippe Gasparini (2008), de Philippe Vilain (2009), de Vincent Colonna (2004) ; ainsi que le brassage théorique exposé par Arnaud Genon (2013) dans son essai intitulé *Autofiction : pratiques et théories*. L'autofiction devient ainsi un terrain à explorer qui forge un nouvel imaginaire :

Se distinguant par le mélange de genres perçus généralement comme antithétiques, tels que le roman et l'autobiographie et, davantage encore, la poésie et l'essai philosophique, et par un verbe marqué par la fragmentation et le manque, l'autofiction se situe en effet aux antipodes de la conception classique de la littérature, fondée sur la séparation des genres et sur la maîtrise du moi et du langage. Elle rompt également avec son origine mythique et sa fonction édifiante et ne met en scène ni des *héros* (le roman), ni *les importants de ce monde* (l'autobiographie) mais des êtres *minuscules* qui ont souvent fait l'expérience de l'extrême et tentent de communiquer l'incommunicable et de dire cet indicible qu'ils ont vécu (Grell 2018 : 135-136).

Il s'agit, par conséquent, d'un bouleversement esthétique qui peaufine un changement de paradigme où « l'auteur peut dépasser par le verbe ses conflits intérieurs et les traumatismes qu'il a subis et transformer ses souffrances en résilience » (Grell 2018 : 137-138). C'est alors dans ce contexte que nous inscrivons le parcours autofictionnel dans le discours todorovien qui met en exergue la manière dont la littérature « ne naît pas dans le vide, mais au sein d'un ensemble de discours vivants dont elle partage de nombreuses caractéristiques » (Todorov 2007 : 14) et qui prône l'apport littéraire dans la construction socioculturelle et identitaire des sociétés. En ce sens, l'auteur d'origine bulgare défend que « comme la philosophie, comme les sciences humaines, la littérature est pensée et connaissance du monde psychique et social que nous habitons. La réalité que la littérature aspire à comprendre est [...] l'expérience humaine » (Todorov 2007 : 72-73). De même, Antoine Compagnon (2007 : 63) dans son discours intitulé *La littérature pour quoi faire ?* affirme que « la littérature doit donc être lue et étudiée parce qu'elle offre un moyen [...] de préserver et de transmettre l'expérience des autres [...]. Elle nous rend sensibles au fait que les autres sont très divers et que leurs valeurs s'écartent des nôtres ». De ce fait, nous pouvons affirmer qu'il existe un certain nombre de théoriciens qui prônent la place de la littérature « au sein des humanités, à côté de l'histoire des événements et des idées, toutes ces disciplines faisant progresser la pensée en se nourrissant autant des œuvres que de doctrines, des actions politiques que de mutations sociales, de la vie des peuples que de celle des individus » (Todorov 2007 : 98).

C'est dans ce contexte que nous convoquons la figure d'Emmanuelle Richard et que nous nous pencherons sur l'analyse de son quatrième roman. Intitulé *Désintégration* et situé à la lisière entre le portrait intime et le portrait social, c'est un récit coupé en deux voix qui cohabitent pour exposer le regard de l'évolution identitaire d'une jeune femme au cours des douze premières années de son âge adulte. La voix de la narratrice se voit ainsi dédoublée en deux temps chronologiquement distincts qui s'embrassent au cours du récit. Nous pourrions ainsi parler, d'une part, d'une jeune narratrice âgée de 18 ans au seuil de la narration et en quête d'une place à soi et, d'autre part, d'une narratrice trentenaire ayant trouvé cette place

tant convoitée. De ce fait, c'est à partir de la voix de la jeune femme que l'auteure expose la nécessité de se frayer un chemin pour tenter d'échapper à la fatalité d'une vie médiocre et à la fragilité de son existence, aspirant ainsi à un autre destin. Puis, la voix de la femme mûre situe le lecteur dans l'aboutissement de cette entreprise personnelle visant la réussite socioprofessionnelle. Le regard alors scindé en deux expose le parcours d'une jeune femme qui refuse de stagner dans le stigmate d'un contexte qui l'embarrasse et qui met en lumière ses origines modestes.

Nous pouvons affirmer, par conséquent, qu'Emmanuelle Richard évoque dans son quatrième roman la projection d'un édifice identitaire où elle écrit sur l'origine sociale, sur la famille, ainsi que sur l'ascension sociale. La matrice esthétique du roman se trouve ainsi insufflée d'une réflexion éthique qui met en musique la quête identitaire sous un prisme novateur : l'itinéraire transclasse. De ce fait, et dans l'objectif de mieux contextualiser l'esquisse autofictionnelle ici objet d'étude, nous articulerons notre analyse autour de deux volets qui nous permettront dans un premier temps d'ébaucher le brassage terminologique inhérent à la mobilité sociale dans l'objectif de mieux comprendre l'enjeu phare de la construction identitaire de la protagoniste. Puis, suivant une structure bipartite, notre analyse se penchera, d'abord, sur les traumatismes rendus invisibles et indicibles qui dessinent la cartographie de la rupture évoquée par la jeune narratrice et, ensuite, nous illustrerons la traversée transfrontalière menée par la narratrice trentenaire, située à la croisée de deux mondes.

2. Classer les individus en situation de mobilité sociale

Les places ne vont pas de soi. Ni celles des choses, ni celles des personnes. Bien sûr, celles-ci ont souvent une place déjà définie, du moins théoriquement, par leur statut, leur fonction, leur relation avec moi. Le hasard de la naissance, les circonstances, le déterminisme social, tous ces éléments ont donné une place dans mon « monde » à ma sœur, mon supérieur hiérarchique, mes amis, mes voisins. Une place centrale et durable ou, au contraire, fragile, éphémère, accidentelle.

Même si cet ordre est provisoire, même s'il est susceptible d'être bouleversé, nous en avons besoin, comme nous avons besoin d'un quotidien organisé par l'habitude. Mais l'ordre a deux faces, l'une rassurante, l'autre accablante, selon le psychanalyste J.-B. Pontalis. Ce qui reste à sa place est aussi immobile. La place qu'on garde nous inscrit dans une certaine continuité, mais elle peut aussi briser l'élan en nous. On est alors tenté par la transgression, même minime (Marin 2022 : 29).

En toile de fond d'une telle réflexion, il est question de penser le construit social sous le prisme de la mobilité. Il existe, en effet, un certain nombre d'individus qui refusent de rester à cette place qui leur a été octroyée par naissance et entreprennent le chemin de la migration en quête d'un avenir meilleur ; d'autres, se voient obligés de quitter leur place et de se frayer un chemin ailleurs. Cela étant, il existe également un certain nombre d'individus qui acceptent la place qu'ils occupent et qui, par conséquent, refusent de déséquilibrer les piliers sur lesquels se fonde leur identité. Ces quelques mots mettent ainsi en évidence la manière dont « la hiérarchie des places classe et déclasse » (Marin 2022 : 11), dont l'ordre établi peut

être déstabilisé par ces individus en déplacement social, dont le socle sociétal évolue au cours de l'Histoire. Dès lors, comment parler et faire parler de ces individus qui se trouvent être porteurs d'une double identité sociale ?

Dans les années 1980 Vincent de Gaulejac s'est penché sur la question inhérente à la permanence des classes sociales dans son essai intitulé *La névrose de classe*. Conscient, néanmoins, de l'ambiguïté de la notion qu'il utilise pour se référer à ces individus situés dans l'entre-deux, il constate que parler de névrose de classe permet d'associer :

Deux concepts, qui semblent aujourd'hui bien désuets, sinon dépassés. La *névrose* renvoie à des troubles psychiques d'un autre temps. Les troubles contemporains sont plutôt narcissiques, bipolaires, dépressifs. [...] Le concept de *classe* est lui aussi presque obsolète. À l'heure de la flexibilité, de la mobilité et de l'individualisme, la lutte des places s'est substituée à la lutte des classes. Et si les classes sociales subsistent, elles ne sont plus un marqueur d'identité aussi puissant que précédemment lorsque la bourgeoisie et le prolétariat étaient deux formations sociales bien repérables et bien distinctes. L'appartenance de classe n'est plus le déterminant majeur des destins individuels. Il en est un parmi d'autres (Gaulejac 2016 : 10).

Parler de névrose de classe, par conséquent, « tend à associer une notion clinique et une notion sociologique qui n'ont pas de lien direct entre elles » (Gaulejac 2016 : 26) et, de ce fait, il s'agit d'une conception controversée. Cela étant, il s'agit d'une approche intéressante à nos yeux dans la mesure où l'auteur rend visible la question de la mobilité sociale et met en exergue l'expérience dialogique vécue par les individus aux identités multiples au cœur de nos sociétés contemporaines. En ce sens, de Gaulejac (2016 : 28) affirme que :

La névrose de classe est le produit de contradictions qui opèrent sur trois registres : le registre social (les contradictions sociales qui caractérisent les rapports de classe traversent l'identité des individus à double appartenance) ; le registre familial (ces rapports se répercutent à l'intérieur du système familial, le plus souvent dans le couple parental qui propose aux enfants des aspirations et des modèles d'identification contradictoires) ; le registre psychosexuel (ces conflits font écho aux contradictions des désirs inconscients, en particulier œdipiens et à la culpabilité qui en découle). L'enchevêtrement de ces contradictions dans un « complexe », un « nœud », leur correspondance interactive dans un système qui se ferme sur lui-même, produisent une structure névrotique qui tend à la répétition, l'inhibition et la résistance au changement.

Il est donc question d'une expérience complexe du point de vue de la construction identitaire personnelle qui met en avant l'ensemble des contradictions auxquelles se sent confronté l'individu ayant pris l'ascenseur social. Toutefois, parler de névrose de classe ne semble pas être la manière la plus à même pour s'adresser à ces individus en déplacement social, car le terme de névrose se réfère au domaine des maladies mentales et renvoie à une perception négative de la projection sociale. De ce fait, il y a d'autres termes qui ont surgi dans l'objectif de mieux appréhender le conflit culturel des individus vivant à la lisière entre l'ici que représente leur identité d'origine et l'ailleurs que représente l'identité sociale qu'ils visent à intégrer. La réflexion sur la prise de conscience de la différence sociale a été longuement

regardée sous l'étiquette de transfuge de classe, non seulement sous un prisme sociologique mais aussi littéraire. Rappelons au passage l'usage habituel de ce terme pour décrire, par exemple, la traversée transfrontalière d'Édouard Louis ou de la sociologue Rose-Marie Lagrave (2021). Il s'agit cependant d'une conception qui évoque, elle aussi, une certaine image négative de ces individus en déplacement social. En effet, le terme de transfuge renvoie à l'idée de fugue, de désertion et, de ce fait, le transfuge est celui qui prend la fuite et qui est marqué par « l'odeur de lâcheté » (Pardo 2015 : 9).

À cet égard, Jaquet (2014 : 13) constate que :

Quel que soit son sens, élévation ou chute, la mobilité sociale est souvent présentée de façon critique et péjorative. On traite ainsi de « parvenus » ceux qui ont quitté les classes sociales jugées inférieures et se sont « embourgeoisés », ou de « déclassés » ceux qui se sont prolétarisés et qui connaissent une déchéance par rapport à une situation sociale jugée supérieure. On les moque ou on les plaint, mais jamais sous un concept on ne les tient.

C'est alors dans ce contexte que la philosophe française Chantal Jaquet classe ces individus sous un terme neutre dans son essai intitulé *Les transclasses ou la non-reproduction sociale*. En ce sens, elle affirme ce qui suit :

Afin de donner une existence objective légitime à ceux qui ne reproduisent pas le destin de leur classe d'origine, il convient donc de changer de langage et de produire un concept, en écartant les termes péjoratifs, métaphoriques ou normatifs. Il paraît ainsi plus judicieux de parler de *transclasse* pour désigner l'individu qui opère le passage d'une classe à l'autre, en forgeant ce néologisme sur le modèle du mot transsexuel. Le préfixe « trans », ici, ne marque pas le dépassement ou l'élévation, mais le mouvement de transition, de passage de l'autre côté. Il est à prendre comme synonyme du mot latin *trans*, qui signifie « de l'autre côté », et il décrit le transit entre deux classes (Jaquet 2014 : 13-14).

Il s'agit, par conséquent, de penser la mobilité sociale en termes d'inclusion et de dépouiller le regard de tout jugement de valeur. En effet, « ce concept offre une alternative à la pensée métaphorique de la mobilité sociale en attirant l'attention sur la dimension du passage, de la transition, avec ses effets de seuil, ses temps d'arrêt, son cortège de frontières à franchir et de barrières physiques ou mentales à abolir » (Jaquet et Gras 2018 : 14). C'est alors dans ce contexte que Jaquet, pour mener à bien ses travaux, suit la stèle marquée par de Gaulejac une trentaine d'années auparavant et fait du roman « un outil d'investigation privilégié de l'articulation du psychique et du social » (Gaulejac 2016 : 30) et, de ce fait, elle « privilégie dans la présentation de [son] travail les références littéraires » (Gaulejac 2016 : 31). C'est ainsi que Jaquet se penche sur l'expérience autofictionnelle de bon nombre d'écrivains et d'intellectuels comme « Pierre Bourdieu et Annie Ernaux [...] deux figures exemplaires de non-reproduction » (Jaquet 2014 : 217) et donne voix à tant d'autres dans *La fabrique des transclasses* (Jaquet et Gras 2018).

À ce stade de la réflexion, il convient de rappeler qu'il existe aujourd'hui une certaine mythification de l'itinéraire transclasse et, de ce fait, nombreux sont les individus qui pro-

létarisent volontairement leurs origines sociales. Ce phénomène met en évidence le reclassement dans l'imaginaire populaire d'une connotation autrefois vue sous un prisme négatif, mais qui a longuement évolué jusqu'au point de mettre « en valeur une trajectoire individuelle soi-disant liée au mérite, ou à une maîtrise polyvalente des différents codes et des rites sociaux » (Véron 2018 : en ligne). En effet, nous constatons que la mobilité sociale suscite depuis quelques années un intérêt croissant en France et, pour preuve, ce concept a été à l'origine de l'organisation d'une première rencontre scientifique autour de la projection ascensionnelle des individus. Intitulée *La résilience, fil de la complexion du transclasse ?* cette journée d'étude a été proposée par Edwige Camp-Pietrain et Nicolas Balutet. Prévue pour le 18 novembre 2022 à l'Université Polytechnique des Hauts-de-France, à Valenciennes, cette réunion de recherche vise à examiner l'imbrication existante entre le phénomène de mobilité sociale et le développement de la résilience par l'individu en déplacement social. Il s'agit, par conséquent, de « placer [l]es recherches 'au centre de la marge' » (Balutet 2019 : 10) pour mieux peaufiner l'évolution du socle sociétal et promouvoir la construction des sociétés inclusives, tolérantes et solidaires.

C'est alors dans ce contexte que nous pouvons affirmer, pour conclure ce volet d'analyse, que nous abordons un sujet qui se trouve être au cœur des recherches actuelles. Esquisser, par conséquent, ce brassage terminologique nous mène à accepter le concept de transclasse comme la manière la plus à même de classer les individus en promotion sociale. Cette introduction théorique nous permet également de prôner l'engagement littéraire d'une auteure qui, par la thématique abordée, inscrit sa projection narrative dans les préoccupations éthiques et esthétiques qui innervent le champ littéraire français et francophone de l'extrême contemporain.

3. *Désintégration* d'Emmanuelle Richard

Il convient de s'attarder dans ce troisième volet d'analyse non seulement sur l'analyse du roman ici objet d'étude mais aussi sur le parcours biolittéraire de cette auteure qui, née à Courcouronnes en 1985, a publié son premier roman à l'âge de 24 ans. *Selon Faustine* représente ainsi la première incursion d'Emmanuelle Richard dans l'univers romanesque à travers un roman adressé à un public adolescent. Puis, en 2014, elle publie son deuxième roman intitulé *La légèreté*. Il s'agit d'un roman toujours porté sur cette étape vitale que Proust (1919 : 161) décrivait comme un temps où, « tout entouré de monstres et de dieux, on ne connaît guère le calme. [...] Plus tard on voit les choses d'une façon plus pratique, en pleine conformité avec le reste de la société, mais l'adolescence est le seul temps où l'on ait appris quelque chose ». C'est alors dans ce contexte qu'Emmanuelle Richard dépasse le récit d'adolescence et qu'elle publie en 2016 *Pour la peau*, un roman qui a été très vite remarqué par la critique et qui a obtenu les prix Anaïs Nin et Marie Claire du roman féminin. Emmanuelle Richard esquisse dans ce roman le récit d'une passion, celle d'Emma, une jeune femme récemment séparée, pour E., un agent immobilier d'âge mur. Puis, elle publie *Désintégration* en 2018 et en 2020 *Les corps abs-tinents*, un ouvrage parsemé de témoignages sur l'abstinence sexuelle. De ce fait, et à la suite des thématiques abordées dans l'édifice romanesque d'Emmanuelle Richard, nous

pouvons affirmer que son parcours autofictionnel se trouve profondément marqué par ce questionnement inhérent à la place de l'individu dans les sociétés contemporaines à travers la mise en récit des rapports interpersonnels sous le prisme de la féminité. L'auteure présente ainsi une cartographie de l'existence au féminin dans l'objectif d'exposer des modèles auxquels se référer, car suivant l'auteure elle-même « ça [lui] aurait aidé à grandir, trouver un ensemble de personnages féminins » (Piot 2014 : en ligne). Le corps, le désir, la sexualité, la quête identitaire et le questionnement inhérent à la place de l'individu dans la société deviennent ainsi les enjeux majeurs de la réflexion dans l'édifice romanesque de cette jeune romancière.

Dès lors, nous pencher sur le quatrième roman d'Emmanuelle Richard nous permet de réfléchir autour d'un itinéraire autofictionnel qui met en exergue les problèmes survenus lors du déplacement social et de la quête de promotion sociale. Le roman est ainsi articulé autour de trois parties d'extension inégale et intitulées *Le monde*, *La haine* et *Horizon*. Au fil des pages, le dédoublement de la voix de la protagoniste, alter égo de l'auteure, permet de rendre visibles les problèmes les plus pressants dans le parcours ascensionnel des jeunes en France. Et, tout en s'inspirant du film franco-belge réalisé par Philippe Faucon en 2011 et intitulé *La Désintégration*, Emmanuelle Richard se sert de la stratégie discursive de l'intertextualité à travers le titre de son roman pour situer d'emblée le lecteur dans l'espace marginal d'un contexte banlieusard (Roux 2018 : en ligne) qui expose la problématique de l'intégration dans la société française. Le choix donc du mot *Désintégration* évoque ainsi ce terme utilisé dans les banlieues pour désigner le statut de ces jeunes qui ne se sentent pas intégrés dans la société. Il s'agit donc d'un mot polysémique qui se prête à réflexion, car la désintégration fait référence à la destruction et au chaos et, en même temps, la désintégration évoque une séparation nette entre le centre et la périphérie, entre ces individus suivant un parcours canonique et les Autres. À cet égard, il convient de rappeler l'explication sur le choix du titre donnée par l'auteure elle-même :

Il y a évidemment l'idée d'une désintégration intérieure, quand la narratrice tombe dans la haine et la honte et l'autodiscalification. Il y a la perte de sa propre identité, et après ça on peut aussi mener à l'idée des fantasmes des violences pures qui vont jusqu'à la décollation quand elle se met à haïr tout le monde. Et puis, il y a une dernière chose, c'est qu'après avoir essayé de cohabiter pacifiquement avec cette classe, cette élite parisienne, cette tentative échec [...] et au bout d'un moment il y a un renversement intérieur qui fait qu'elle va se mettre à rejeter en bloc cette classe-là (Roux 2018 : en ligne).

De ce fait, entamer la lecture de *Désintégration* permet de s'approcher d'une réalité mise en récit avec le lyrisme tragique évoqué par la clarté perçante du cri. Le parcours d'évolution identitaire de cette jeune femme visant la reconnaissance sociale se construit ainsi sur deux voix qui enracinent le récit dans les séquelles de la précarité et du renvoi constant à l'altérité qu'elle représente pour le construit social qu'elle aspire à intégrer. De ce fait, nous ébaucherons dans un premier temps la cartographie de la rupture esquissée par la jeune narratrice et, par la suite, nous nous attarderons sur la traversée transfrontalière évoquée par la narratrice trentenaire.

3.1. La cartographie de la rupture

J'ai toujours eu l'aversion la plus profonde pour la soumission et la mendicité dans mon système qui est peut-être inapte ou inefficace et contre-productif mais demeure néanmoins le mien, car c'est ainsi que je me suis construite, ai appris à me protéger des injures et des coups et du reste et de tout, en général, avec l'idée qu'il y a toujours les seigneurs et les maîtres, les dominants et les dominés, quel que soit le champ des possibles ou d'études qui nous préoccupe, et que parmi les réflexes de survie les plus élémentaires il y a celui de ne jamais être en demande, de ne jamais rien laisser poindre de ses besoins et manques et inassouvissements (Richard 2018 : 11-12).

Ces quelques mots d'Emmanuelle Richard situés au seuil du roman ici objet d'étude expriment avec force le sentiment d'inconfort et de profond malaise que la narratrice éprouve lorsqu'elle évoque rétrospectivement son processus de construction identitaire. La dimension sociale devient ainsi l'enjeu phare d'un édifice romanesque où la jeune narratrice représente les dominés et la narratrice mûre représente les dominants. C'est en représentant les deux faces de la médaille sociétale qu'Emmanuelle Richard dessine la cartographie d'une existence qui, profondément marquée par le travail acharné aussi bien du point de vue intellectuel que salarial, n'hésite pas à mettre en question le système de méritocratie en France.

Ces quelques mots exposent également la manière dont les blessures de l'enfance jalonent le discours d'une narratrice homodiégétique, alter ego de l'auteure, qui se sert de l'écriture pour « exposer une trajectoire, [pour] montrer d'où et comment le sujet s'en est sorti et ultimement [pour] témoigner du parcours de vie » (Dussaillant-Fernandes 2020 : 18). Il s'agit d'une entreprise romanesque qui révèle, par conséquent, la fonction sociale de la littérature non seulement envers les autres, mais aussi pour le moi écrivain. De ce fait,

L'écriture du trauma est le lieu d'une mise en scène au sein de laquelle le sujet multiplie ses représentations. Comme le moi enfant qui s'est clivé lors de l'événement traumatique afin de séparer la partie survivante de la partie affectée, le moi adulte représente cette fragmentation faisant ressortir à nouveau la défaillance de l'être et les traces d'une réactivation traumatique (Dussaillant-Fernandes 2020 : 281).

Le trauma vécu par la narratrice n'est autre que les séquelles de la précarité qui lui ont fait ressortir le besoin de trouver une place non seulement au sein de la société, mais aussi dans son for intérieur lui permettant de se sentir à l'aise avec soi-même. En effet, la narratrice expose fermement : « Je n'avais jamais eu le sentiment de vivre une vraie vie. C'était un fixatif auquel je n'avais pas accès. Je multipliais pourtant les tentatives pour sortir de moi-même en prenant des risques et en allant au-devant [...], puisque j'avais compris qu'ils ne viendraient pas à moi » (Richard 2018 : 15). C'est pourquoi il fallait « rompre pour 'se sauver', c'est-à-dire à la fois fuir et sauver sa peau, se sauver en rompant avec ce qui menace ou empêche d'exister » (Marin 2019 : 14). Dès lors, c'est en écrivant sur les blessures de son existence que l'auteure dévoile le processus de rupture envers son milieu d'origine à travers un langage poignant, empreint de colère et de lassitude, qui ne s'adoucit que sous la plume de la narratrice trentenaire qui, ayant atteint ses objectifs, vit dans un monde plus doux que la jeune narratrice qui peine à arrondir les fins des mois.

Le premier pas vers la conquête d'un espace à soi s'avère être la rupture avec son passé, avec ces camarades de classe qui lui rappelaient constamment qu'elle représentait l'altérité à leurs yeux. « Nous étions proches sans l'être, j'étais la fille bizarre et drôle qui ne se sentait bien nulle part sans l'exprimer, je n'avais pas trouvé d'endroit habitable » (Richard 2018 : 31-32) affirme la narratrice. C'est ainsi que la toile de la représentation se lève sur une fête d'anniversaire où l'auteure dessine la topographie existentielle des individus qui conformaient la mosaïque sociétale dont elle faisait partie mais d'où elle tentait d'échapper. La force discursive de la description de ces personnages réside dans la manière dont la narratrice évoque la relation dialogique existante entre « Eux. Les riches » (Richard 2018 : 16) et *moi*, qui « pensai[s] n'avoir à leurs côtés qu'une existence d'ectoplasme. Invisible » (Richard 2018 : 18). Il s'agit, par conséquent, d'une représentation romanesque du « partage manichéen du monde social [...] [qui] définit les limites de classe et les pose comme des barrières infranchissables » (Jaquet 2014 : 74).

L'auteure évoque ainsi les mécanismes de violence symbolique qui traversent les cloisonnements sociaux en fonction des origines. À ce sujet, il est fort révélateur de lire les épisodes qui illustrent la vie en collocation que cette jeune femme, ayant vécu en banlieue parisienne, partage avec des jeunes parisiens appartenant à un milieu aisé. C'est alors dans ce contexte que la narratrice remémore non seulement les différences existantes entre elle et ses colocataires, mais aussi avec les gens qui passaient à l'appartement et dont le « langage [lui] était autant étranger qu'abscons. Ils disaient parceque en détachant chaque syllabe et prononçaient toutes les liaisons » (Richard 2018 : 72). Le français lui était ainsi devenu une langue étrangère :

Ils articulaient des choses avec leurs bouches que je ne comprenais pas. J'articulais des choses avec ma bouche qu'ils ne paraissaient pas entendre. J'avais l'impression de m'évertuer à m'époumoner depuis l'intérieur d'un scaphandre. Je cessai d'essayer, délaissai progressivement le sourire japonais, me retranchai dans ma chambre. Quand je les croisais malgré tout au hasard du couloir, ils finissaient toujours par me dire Tu ne connais pas le Guggenheim, Tu ne connais pas les entretiens Hitchcock-Truffaut, Tu ne connais pas le cinéma des Cinéastes [...] sans tenter de m'apprendre, ce qui me faisait sentir idiot (Richard 2018 : 74).

La narratrice se trouve ainsi déplacée par les références culturelles et elle ressent la « distance de classe » (Jaquet 2014 : 142) dans la mesure où elle est constamment confrontée à l'altérité du monde bourgeois qu'elle aspire à intégrer. L'usage de la majuscule évoque, en outre, l'agressivité ressentie par la narratrice lorsque ces jeunes gens s'adressent à elle. De toute évidence, cet usage littéraire de la majuscule évoque l'impétuosité de l'émetteur du message, mais aussi la révolte du récepteur qui l'interprète. L'irascibilité de la narratrice se voit ainsi monter au fil des pages lors du parcours d'apprentissage et de travail d'adaptation qu'elle entreprend dans l'objectif de rattraper le retard acquis vis-à-vis de ses pairs nés dans la classe sociale qu'elle cherche à intégrer. Il s'agit, par conséquent, d'un cheminement personnel où la narratrice s'efforce de faire disparaître le fossé qui sépare l'identité d'accueil et l'identité d'origine. De ce fait, et à l'instar de Chantal Jaquet (2014 : 145-146),

nous pouvons affirmer que « l'abolition de la distance est ainsi vécue sur un modèle à la fois topologique et chronologique, de sorte que le parcours du transclasse est aussi bien un saut d'obstacle qu'une course contre la montre, un colmatage des trous que l'acquisition d'un savoir en accéléré ».

À ce stade de la réflexion il convient de signaler que, dans un premier temps, la narratrice n'éprouve pas un sentiment de jalousie envers cet Autre qui lui fait sentir qu'elle n'est pas à sa place. En ce sens, elle affirme :

Je ne leur en voulais pas de venir de familles plus aisées que la mienne. Je n'avais strictement aucun a priori à leur égard, aucun ressentiment de classe d'aucun point de vue. Je n'en voulais pas aux riches de l'être. L'essentiel des frustrations de mon court passé était matériel. Il tenait beaucoup à la peine que j'avais toujours eue d'entendre mes parents énumérer tout ce qu'ils n'avaient pas. J'avais souffert de les voir en souffrir. À cela pouvait occasionnellement s'ajouter le fait que, depuis que j'étais arrivée dans la grande ville, il m'arrivait de ressentir une honte diffuse dans nombre de lieux où je ne me sentais pas à ma place, voire, parfois, une honte violente dans certains quartiers, magasins. Mais ça restait épisodique, même si répété, et je pensais que c'était à moi de m'adapter, que c'est moi qui n'étais pas assez quelque chose. Les quelques situations d'infériorisation que j'avais connues jusque-là, je les attribuais à des individus, non à une classe (Richard 2019 : 49).

La souffrance se trouve ainsi être liée au « désir confus d'une autre vie, que présuppose l'orientation vers un modèle différent des modèles ambiants ne peut naître que s'il existe une insatisfaction, voire une souffrance » (Jaquet 2014 : 73). De toute évidence, la narratrice ne vit pas une adéquation satisfaisante à son milieu d'origine, car tout comme le signale Chantal Jaquet (2014 : 73) « l'individu pleinement intégré dans un ordre social ou familial n'a aucune raison de rompre ses liens ou d'aspirer à un ailleurs ». De ce fait, elle éprouve un sentiment de honte qui « repose le plus souvent sur l'imagination d'un regard extérieur désapprobateur, de sorte que le sujet se voit avec les yeux qu'il prête à autrui et voudrait se cacher ou disparaître sous terre, mais il ne le peut, parce qu'il est scindé en deux : à la fois juge et jugé » (Jaquet 2014 : 167). La honte personnelle se voit ainsi nourrie d'une crainte intimement associée au regard que l'on porte sur soi dans la pérégrination de la trajectoire sociale. De ce fait :

La honte sociale est un affect paradoxal, car elle implique à la fois un détachement et un attachement par rapport au milieu d'origine : un détachement, parce que le sujet voit les choses avec un certain recul en se plaçant du point de vue supposé du milieu supérieur et en appliquant ses codes, et un attachement parce qu'il se sent comptable de ses parents et de leur environnement et qu'il endosse leurs prétendues fautes ou défauts, comme si c'étaient les siens ou comme s'il avait été irrémédiablement contaminé au contact de ceux qui sont des pestiférés sociaux. La honte témoigne d'un attachement sous forme de tache ou de tare. Elle prend appui sur une image dégradée de soi et des siens, une représentation confuse qui transforme un fait en faute, en niant sa nécessité pour faire comme s'il résultait d'un choix pleinement libre imputable à un agent responsable de ses errements (Jaquet 2014 : 169).

En somme, la honte sociale naît de l'inconfort et du malaise, de la frustration face à la différence ; « autrement dit, c'est la conversion d'un jugement ontologique en un jugement axiologique » (Jaquet 2014 : 170-171). Rappelons au passage que la honte sociale est redevable d'une hiérarchie des classes qui stigmatise les couches populaires. C'est pourquoi, pour transformer le sentiment de honte en fierté il faut inverser le stigmate et, pour ce faire, il faut se réconcilier avec son passé et accepter son identité multiple. C'est ainsi que « la tentative d'unifier sa complexion passe donc par la transformation du déchirement en intégration, au double sens du terme, intégration dans le milieu d'évolution, intégration de l'origine dans la trajectoire d'arrivée » (Jaquet 2014 : 196). L'évolution de cette haine de la classe monte de manière progressive au cœur du récit, notamment au chapitre 19 où la jeune narratrice trace son mécontentement et sa lassitude au fil de l'anaphore « je les hais » (Richard 2018 : 106-108) :

Je hais ces jeunes gens pour l'ampleur de leurs gestes tandis que je commence moi-même à rétrécir. Je les hais pour ce qu'ils représentent, c'est-à-dire une classe entière [...].

Je les hais pour tous les autres, les jeunes filles au magasin qui me parlent comme si j'étais leur domestique [...].

Je les hais pour leurs cous blancs à guillotiner pas plus pâles que le mien.

Je les hais pour les dizaines de rabaissements infligés au passé proche et au passé lointain.

Je les hais pour leur absence d'indulgence et d'objectivation, la conviction qui est certainement la leur d'être intrinsèquement supérieurs [...].

Je les hais pour le plus grand des passe-droits : la correction, la fluidité et la maîtrise de ce langage aseptisé et policé qui est norme dans les lieux dits d'excellence [...].

[...] Je les hais pour le fleuret et l'autosatisfaction du timbre de leurs voix.

Elle fait ainsi ressentir au lecteur la montée de la colère et de la haine jusqu'au point de redouter des limites établis par la narratrice lors de l'explosion de ces sentiments de rage, de souffrance et de rancœur issus de la fragilité économique. De même, l'usage de cette anaphore présente un élément d'intertextualité implicite qui évoque le célèbre *J'accuse* publié par Émile Zola (1889) dans l'objectif de dénoncer les injustices commises lors de l'affaire Dreyfus. C'est ainsi que la prise de position de la narratrice se nourrit de cette référence intertextuelle non seulement pour indiquer une source d'inspiration culturelle, mais aussi pour agir dans l'imaginaire du lecteur et donner plus de force à la dénonciation. De même, il convient de signaler les nombreux clins d'œil textuels qui renvoient à la musique française, notamment au rap et au hip hop, deux mouvements musicaux et culturels populaires. L'intertextualité devient ainsi l'un des enjeux esthétiques qui est mis en avant au sein du récit non seulement au fil des pages, mais aussi lors des références explicites que l'auteure situe à l'excipit du roman. Il s'agit, par conséquent d'un aspect stylistique non négligeable dans l'édifice romanesque d'une auteure qui utilise l'intertextualité pour explorer le réseau culturel de l'extrême contemporain.

3.2. La traversée transfrontalière vers une place à soi

La toile de la représentation évoquée par la narratrice trentenaire s'ouvre au deuxième chapitre avec une anaphore qui met l'emphase sur le moment où elle entreprend le chemin

de la projection ascensionnelle du point de vue socioculturel et personnel. C'est ainsi que la structure « je ne sais plus quand » (Richard 2018) rythme un chapitre qui fait le bilan, à l'âge adulte, des étapes qui ont marqué son chemin vers la réussite et le succès. La narratrice mûre, devenue romancière, se situe par conséquent dans une position privilégiée. C'est une narratrice victorieuse, parce qu'elle finit par trouver sa place et qu'elle se sent reconnue par son travail, alors que lorsqu'elle était arrivée à Paris le quotidien se dessinait autrement :

J'avais vingt ans. J'allais en cours. J'allais travailler avec la boule au ventre. Il fallait faire le chiffre. Il y avait des objectifs chiffrés heure par heure en plus des journaliers, et la peur de n'être pas conservée pendant ou après la période d'essai, plus celle subséquente de se retrouver à la rue et de devoir trouver des solutions d'urgence. Je m'astreignais à dépasser ma réserve et ma répugnance pour la vente, le fait de m'agenouiller devant des clients en surplomb pour prendre leurs mesures de jeans et de pantalons de costume. Sur la ligne 2, le matin, pour me rendre avenue de Ternes, les gens dans le métro étaient tellement propres et bien vêtus. À la fac, avenue Malesherbes, c'était pareil. J'arrivais en cours en uniforme noir de la tête aux pieds (Richard 2018 : 65-66).

En effet, si à son arrivée à Paris elle doit faire un travail de service pour arrondir les fins des mois et elle se trouve confrontée à la violence de classes, lorsque l'auteure met fin à l'aventure romanesque la narratrice est perçue comme une romancière célèbre qui ne ressent plus « le mépris permanent via le verdict économique » (Richard 2018 : 105). À cet égard, il convient de signaler qu'à l'instar de Clarie Marin (2022 : 11), la narratrice pense « la place comme la garantie d'une stabilité, d'une continuité, elle répond sans doute à un certain besoin d'ordre, de définition, de distinction » et, de ce fait, elle avoue avoir été « hantée par la question professionnelle depuis [s]es neuf ans. Elle [lui] était une angoisse sans nom » (Richard 2018 : 67). De ce fait, la haine de classe qui articule le discours de la jeune narratrice se transforme dans le discours de la voix mûre au seuil du sentiment de sécurité qui donne la liberté économique.

La mise en récit de l'itinéraire transclasse ici ébauché se trouve ainsi profondément marqué par une certaine aporophobie (Cortina 2017), car la différence et l'humiliation ressenties par la narratrice se trouvent intimement associées au facteur économique. De ce fait, c'est en situant la précarité financière au cœur du récit qu'Emmanuelle Richard expose la manière dont c'est « el pobre el que molesta, el sin recursos, el desamparado, el que parece que no puede aportar nada positivo al PIB » (Cortina 2017 : 14). La jeune narratrice se trouve ainsi dans l'ambivalence que le facteur économique évoque car, suivant les propos de l'auteure elle-même, « on est toujours le pauvre ou le bourgeois de quelqu'un d'autre » (Roux 2018 : en ligne).

À ce stade de la réflexion, et même si nous n'entrerons pas dans le débat conceptuel inhérent à cette terminologie, il convient de signaler que le sentiment de rejet intrinsèquement lié à l'aporophobie trouve son origine dans l'essence de l'être humain, car suivant les propos d'Adela Cortina (2017 : 73) :

Al parecer, las emociones que conducen a prejuicios raciales y culturales tienen su base en parte en emociones sociales que, desde el punto de vista evolutivo, servían para detectar

las diferencias que podían señalar un riesgo o un peligro, e incitar a retirarse o a agredir. Probablemente, estas reacciones consiguieron resultados favorables en las sociedades tribales de los orígenes y, aunque ahora en ocasiones no resulten favorables, nuestro cerebro lleva todavía esa maquinaria incorporada.

De ce fait, il convient de parler et de faire parler des références littéraires qui s'inscrivent dans la réflexion autour des problématiques les plus pressantes de nos sociétés actuelles pour prôner un espace de réflexion autour de l'innovation sociale. Penser ainsi l'itinéraire autofictionnel ici ébauché et aux conséquences personnelles de la traversée transfrontalière au cœur de la société permet, alors, d'inscrire notre réflexion dans les Objectifs de Développement Durable (ODD) et de présenter un cadre novateur de réflexion qui puisse contribuer à l'évolution des sociétés basées sur le dialogue, la tolérance et la solidarité. Du point de vue de l'auteure, nous pouvons également affirmer que le roman ici étudié relève de l'engagement littéraire dans la mesure où Emmanuelle Richard y expose une veine contestataire pour dénoncer le système de reproduction sociale et, par conséquent, l'illusion méritocratique (Guilbaud 2018).

4. Conclusion

Pour terminer et en guise de conclusion, nous pouvons affirmer que la littérature écrite en langue française dans l'extrême contemporain dessine une mosaïque littéraire composée des éclats de vie d'ici et d'ailleurs qui permettent d'aborder le champ de création non seulement dans sa dimension esthétique et littéraire, mais aussi dans sa portée éthique et sociale. Dès lors, se pencher sur l'analyse du roman à portée autofictionnelle ici objet d'étude nous a permis de rendre visibles les problématiques inhérentes à l'évolution du socle sociétal de nos jours. Nous avons ainsi esquissé le brassage terminologique abordant les phénomènes de mobilité de la population dans l'objectif de prôner l'option la plus à même, à nos yeux, pour se référer à cet ensemble d'individus qui se trouvent en déplacement social. De même, situer à la lisière de la littérature et de la sociologie l'analyse de ce roman permet de rendre compte de l'importance accordée au témoignage autofictionnel pour penser le construit sociétal et identitaire de l'Europe actuelle.

De plus, nous pouvons affirmer que la thématique abordée dans *Désintégration* s'inscrit dans la perspective ébauchée par Alexandre Gefen dans son essai intitulé *Réparer le monde – La littérature française face au XXI^e siècle*. En effet, le sujet ici objet d'étude évoque une réflexion sur l'aspect thérapeutique de la littérature de l'extrême contemporain qui se dessine dans le renouveau littéraire décrit par Gefen (2017 : 11)

Comme une manière de demander à l'écriture et à la lecture de réparer, renouer, ressouder, combler les failles des communautés contemporaines, de retisser l'histoire collective et personnelle, de suppléer les médiations disparues des institutions sociales et religieuses perçues comme obsolètes et déliquescents à l'heure où l'individu est assigné à s'inventer soi-même. Sauver ou agir, même modestement, sur nos souffrances individuelles ou nationales, par la parole littéraire en tant qu'elle est adresse ou libération, par la fiction en tant qu'elle peut

mettre des mots sur le perdu ou l'indicible, chercher à cerner et à intervenir sur les blessures du monde, [lui] semble[nt] le mot d'ordre, souvent explicite, placé au cœur des projets littéraires contemporains (Gefen 2017 : 11).

C'est alors dans ce contexte et pour clore notre analyse que nous nous permettons d'affirmer que le parcours romanesque d'Emmanuelle Richard s'érige en exemple paradigmatique d'un corpus d'écrivains qui mettent en musique « l'émergence d'un modèle par lequel la littérature se justifie et se reconnaît, d'un paradigme par lequel elle propose un mode d'action et une forme d'insertion dans la société contemporaine » (Gefen 2017 : 11).

BIBLIOGRAPHIE

- ALBERCA, Manuel (2017) : *La máscara o la vida. De la autoficción a la antificación*. Jaén : Pálido Fuego.
- BALUTET, Nicolas (2019) : *Itinéraire d'un transclasse. Au centre de la marge*. Paris : L'Harmattan.
- CHAILLOU, Michel (1987) : « L'extrême contemporain, journal d'une idée ». *Poésie*, 41 : 5-6 [https://www.michel-chailloou.com/wp-content/uploads/LExtr%C3%A0me-contemporain.pdf ; 10/07/2022].
- COLONNA, Vincent (2004) : *Autofiction & autres mythomanies littéraires*. Paris : Tristram.
- CORTINA, Adela (2017) : *Aporofobia, el rechazo al pobre. Un desafío para la democracia*. Barcelona : Paidós.
- DUSAILLANT-FERNANDES, Valérie (2020) : *Écrire les blessures de l'enfance. Inscription du trauma dans la littérature contemporaine au féminin*. New York : Peter Lang.
- GASPARINI, Philippe (2011) : « Autofiction et autobiographie ». *Tangence*, 97 : 11-24 [https://www.erudit.org/fr/revues/tce/2011-n97-tce094/1009126ar.pdf ; 10/07/2022].
- (2008) : *Autofiction. Une aventure du langage*. Paris : Seuil.
- GAULEJAC, Vincent de (2016) : *La névrose de classe*. Paris : Petite Biblio Payot.
- GEFEN, Alexandre (2017) : *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle*. Paris : Éditions Corti.
- GENON, Arnaud (2013) : *Autofiction : pratiques et théories. Articles*. Paris : Mon petit éditeur.
- GRELL, Isabelle (2018) : *Pourquoi Doubrovsky ?* Paris : Le bateau ivre.
- (2014) : *L'autofiction*. Paris : Armand Colin.
- GUILBAUD, David (2018) : *L'illusion méritocratique*. Paris : Odile Jacob.
- JAQUET, Chantal (2014) : *Les transclasses ou la non-reproduction*. Paris : PUF.
- JAQUET, Chantal et Gérard, BRAS (2018) : *La fabrique des transclasses*. Paris : PUF.
- JEANNELLE, Jean-Louis et Catherine, VIOLLET (2007) : *Genèse et autofiction*. Louvain-La-Neuve : Académia Bruylant.
- LAGRAVE, Rose Marie (2021) : *Se ressaisir : Enquête autobiographique d'une transfuge de classe féministe*. Paris : La Découverte.
- LEJEUNE, Philippe (1975) : *Le pacte autobiographique*. Paris : Seuil.
- MARIN, Claire (2022) : *Être à sa place*. Paris : Éditions de l'Observatoire.

- (2019) : *Rupture(s). Comment les ruptures nous transforment*. Paris : Le livre de poche.
- PARDO, Thierry (2015) : *Petite géographie de la fuite. Essai de géopoétique*. Québec : Les éditions du passage.
- PIOT, Marie (2014) : « Le rendez-vous du 07/04/14 avec Emmanuelle Richard, Jean Denizot et la session de Note Forget ». *France culture* [<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-rendez-vous/le-rdv-du-07-04-14-avec-emmanuelle-richard-jean-denizot-et-la-session-de-note-forget-1151176> ; 10/07/2022].
- PROUST, Marcel (1919) : *À la recherche du temps perdu. Vol. IV, À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Paris : Gallimard.
- RICHARD, Annie (2013) : *L'autofiction et les femmes*. Paris : L'Harmattan.
- RICHARD, Emmanuelle (2020) : *Les corps abstinentes*. Paris : Flammarion.
- (2018) : *Désintégration*. Paris : Éditions de l'Olivier.
- (2016) : *Pour la peau*. Paris : Éditions de l'Olivier.
- (2014) : *La légèreté*. Paris : Éditions de l'Olivier.
- (2010) : *Selon Faustin*. Paris : L'école des Loisirs.
- ROUX, Charlotte (2018) : « Emmanuelle Richard : 'on est toujours le pauvre ou le bourgeois de quelqu'un d'autre' ». *Radio France* [<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/par-les-temps-qui-courent/emmanuelle-richard-on-est-toujours-le-pauvre-ou-le-bourgeois-de-quelqu-un-d-autre-2293852> ; 10/07/2022].
- TODOROV, Tzvetan (2007) : *La littérature en péril*. Paris, Flammarion.
- VÉRON, Laélia (2018) : « Pourquoi se revendiquer 'transfuge de classe' alors qu'on ne l'est pas ? ». *Slate* [<http://www.slate.fr/story/169830/etre-se-revendiquer-transfuge-de-classe-chris-kev-adams-inegalites-sociales> ; 10/07/2022].
- VILAIN, Philippe (2009) : *L'autofiction en théorie suivi de deux entretiens avec Philippe Sollers & Philippe Lejeune*. Paris : Les éditions de la transparence.
- ZOLA, Émile (1889) : « J'accuse. Lettre au président de la République ». *L'Aurore* [<https://beq.ebooksgratuits.com/vents/Zola-jaccuse.pdf> ; 10/07/2022].

PERFIL ACADÉMICO Y PROFESIONAL

Doctora en Filología Francesa por la Universidad Autónoma de Madrid, Ana Belén Soto tiene una formación académica intercultural que le ha permitido enfocar su ámbito de investigación hacia el análisis de la literatura francesa y francófono contemporánea. Se interesa especialmente por la experiencia del desarraigo lingüístico e identitario, por los fenómenos ligados a la desterritorialización y por la elección voluntaria del francés como lengua de escritura en un corpus literario escrito por mujeres. En la actualidad es Profesora Contratada Doctora Interina en la Universidad Autónoma de Madrid y es miembro del Grupo de Investigación ELITE (Estudios de Literaturas e Identidades Transnacionales en Europa).

Fecha de recepción: 12-07-2022

Fecha de aceptación: 12-10-2022